

Le vent fait voler nos cheveux ébouriffés, claquer les voiles. Le capitaine est sur le pont et crie des ordres qui s'envolent au loin. Trop loin des oreilles des matelots, épuisés, qui s'échinent à dénouer les amarres.

Il y a aussi quelques passants courageux qui se baladent vêtus de coupe-vents.

L'atmosphère est lourde, comme avant un orage, la seule différence étant qu'il n'y a pas de tonnerre et que le seul bruit qu'on entend, c'est le sifflement du vent. Ça sent la mer, le sel, l'iode, les vagues deviennent violemment écume lorsqu'elles se fracassent contre la digue.

Je tourne la tête pour chercher son regard. Elle aussi cherche le mien, mais depuis plus longtemps. Elle est pâle comme le plumage des mouettes, je serais sa copie parfaite en ce moment si je n'avais pas la peau mate. Je serre fort sa main, sans que cela me rassure plus que ça, c'est là qu'on voit que les romans ça n'a rien de réel.

En même temps, nous larguons les amarres.

Sens ancien : Détacher les amarres d'un bateau. Partir au sens figuré.

Sens actuel : Se faire tirer au sort pour aller mourir loin du village, ou si on reste avoir de grandes chances de mourir noyé à cause de la montée des eaux.

Mourir ou mourir ? Telle est la question... comme écrivait Shakespeare, un auteur célèbre vivant avant le Grand Rien.

Pourquoi l'électricité, Internet ont cessé de fonctionner ?

Personne ne le sait, quelqu'un peut-être le saura dans une centaine d'années, ou plus, un archéologue découvrira que c'est la faute de *** ou ***, publiera sa découverte, tout le monde s'apitoiera sur notre triste sort puis oubliera que nous avons existé.

Lorsque quelqu'un largue les amarres, quand on le croise on lui marmonne un bonjour désagréable, on le plante là, où, pour ceux qui exagèrent le plus, on porte un masque chirurgical dès qu'on l'aperçoit.

Chaque année c'est la même chose :

Tirage au sort

Discours ennuyeux, résultats du tirage au sort

Rejet de la personne tirée au sort

Proclamation demandant s'il y a des volontaires pour accompagner

Silence dans l'assemblée

Cette année, une exception...

-Charlie, ça va ?

...Dorothy, sa douceur, son sourire, ses cheveux presque rouges.

Je me force à sourire et déclame une phrase tirée d'un des romans dont je parlais tout à l'heure :

-Tout va bien, puisque tu es là.

Puis le silence s'installe, aussi profond que l'océan et aussi épais que le brouillard dans lequel nous allons nous aventurer.

Jusqu'à ce que retentisse le son puissant de la corne de brume.

Alors je me sens pressée de partir, mais désespérée de ce fait aussi. Tout est trop rapide. Tout me fait mal. Le monde tangué. Le goût du sel m'écoeure. Je l'implore du regard de partir. Elle me tapote le dos, ses yeux verts étincèlent puis elle me dit :

-Tu ne mourras pas seule.

C'est tellement cliché, mais nous vivons à partir de ce qu'on nous dit dans les livres, c'est une source d'informations solide et plus certaine qu'Internet.

J'ai envie de vomir. Mais j'ai faim.

J'ai envie de partir. Mais pas maintenant. Pas comme ça.

Avec elle. Sans eux. Avec des réserves suffisantes pour survivre. Sans avoir à prévoir quoi que ce soit.

Ne pas savoir choisir me déchire.

Je vomis.

Nous ne bougeons toujours pas, le vent se fait plus violent, les vagues s'approchent et grandissent en frappant la mesure sur la coque du bateau.

Le vent est déjà fort, cependant j'ai assez d'expérience en tempêtes pour savoir que sa puissance augmentera encore dans les heures à venir.

Les vagues gigantesques, annonciatrices du recommencement de cette ère de reconstruction et de désespoir, commencent à passer par-dessus la balustrade du navire.

Derrière nous, plus de digue. Elle est submergée, je suis certaine que ce n'est pas une bonne chose : Les vagues se déchaînent maintenant sans retenue, fracassent les portes, les fenêtres, tandis que le vent emporte les tuiles des toits qui retombent dans la mer.

Dorothy me prend dans ses bras, et nous contemplons, ébahies, la violence que peut avoir la nature lorsqu'on ne la respecte pas.

Pendant une tempête, les seules choses à faire sont : attendre de mourir, espérer un miracle ou prier Dieu, qui est aussi impuissant que nous face à Mère Nature.

Je ne crois pas en Dieu, j'attends donc un miracle.

Ou ma mort.

Je désespère de mon impuissance et c'est désespérant.

Puis Dorothy me prend le bras et me tire jusqu'à la cabine, à l'abri.

Nous en sortons le lendemain pour voir l'étendue des dégâts.

Tout est recouvert.

Ne dépasse encore que le haut de l'île, une poignée d'arbres solidement ancrés dans le sol.
La mer est lisse comme un miroir, mais transparente. Je vois au fond de l'eau là où hier encore je me promenais, le parc, les maisons des autres, la mienne, l'avenue commerçante (une épicerie, un boucher qui vendait aussi des fruits et légumes, un tailleur), le port.
Tout est désert, silencieux, apaisant.
Je me sens flotter.
Je savoure le goût de l'air, impersonnel mais simple et puissant.
J'inspire. J'expire. L'air frais entre dans mes poumons, me remplit, efface ma peine et ma souffrance.
Ce calme est si agréable.
Une légère brise souffle tout doucement. La voile accompagne son mouvement, et bientôt nous avons viré de bord.
Le bateau se met à avancer tranquillement. Je déploie le foc tandis que Dorothy s'occupe de la voile.
Nous ne nous retournons pas vers l'île. Pas besoin de s'encombrer de regrets ni de prêter attention au souvenir des morts. Il faut prendre soin du présent, avant qu'il ne devienne le passé.
Peut-être est-ce mon imagination, mais pendant que nous travaillons d'arrache-pied sous le soleil matinal, il me semble entendre le vent murmurer au creux de mon oreille :
-Es-tu prête ? Je vous emmène là où vont les audacieux, les aventureux, les peureux plein de ressources... et-tu prête, humaine ? À être emmenée sur la piste des naufragés, là où vont les innombrables disparus, les sacrifiés de votre communauté ?
Es-tu prête ?
Je frissonne. De peur, ou d'excitation peut-être. Comment savoir ?
Je lui réponds, murmurant, presque inaudible :
-Je suis prête.

Caractères : 5981